

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

Coloured covers/  
Couverture de couleur

Coloured pages/  
Pages de couleur

Covers damaged/  
Couverture endommagée

Pages damaged/  
Pages endommagées

Covers restored and/or laminated/  
Couverture restaurée et/ou pelliculée

Pages restored and/or laminated/  
Pages restaurées et/ou pelliculées

Cover title missing/  
Le titre de couverture manque

Pages discoloured, stained or foxed/  
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Coloured maps/  
Cartes géographiques en couleur

Pages detached/  
Pages détachées

Coloured ink (i.e. other than blue or black)/  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)

Showthrough/  
Transparence

Coloured plates and/or illustrations/  
Planches et/ou illustrations en couleur

Quality of print varies/  
Qualité inégale de l'impression

Bound with other material/  
Relié avec d'autres documents

Continuous pagination/  
Pagination continue

Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/  
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure

Includes index(es)/  
Comprend un (des) index

Title on header taken from: /  
Le titre de l'en-tête provient:

Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/  
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

Title page of issue/  
Page de titre de la livraison

Caption of issue/  
Titre de départ de la livraison

Masthead/  
Générique (périodiques) de la livraison

Additional comments: /  
Commentaires supplémentaires:

This item is filmed at the reduction ratio checked below /  
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

|                          |                          |                          |                          |                          |                          |                          |                          |                          |                                     |                          |                          |
|--------------------------|--------------------------|--------------------------|--------------------------|--------------------------|--------------------------|--------------------------|--------------------------|--------------------------|-------------------------------------|--------------------------|--------------------------|
| 10X                      | 12X                      | 14X                      | 16X                      | 18X                      | 20X                      | 22X                      | 24X                      | 26X                      | 28X                                 | 30X                      | 32X                      |
| <input type="checkbox"/> | <input type="checkbox"/> | <input type="checkbox"/> | <input type="checkbox"/> | <input type="checkbox"/> | <input type="checkbox"/> | <input type="checkbox"/> | <input type="checkbox"/> | <input type="checkbox"/> | <input checked="" type="checkbox"/> | <input type="checkbox"/> | <input type="checkbox"/> |

# FEUILLETON ILLUSTRÉ

## PARAISANT LE JEUDI

\$1.00 PAR ANNÉE.

MORNEAU &amp; CIE., ÉDITEURS

2 CENTS LE NUMÉRO

### LES MEURTRIERS DE L'HÉRITIÈRE.

PREMIÈRE PARTIE.—LE TESTAMENT

VII.

Introduite immédiatement dans le cabinet du notaire, Julie lui avait décliné ses noms et qualités, et remis l'extrait de son acte de naissance et l'extrait mortuaire de sa mère, Marie Verdier. Nul doute n'était possible.

Le notaire, après avoir pris connaissance des papiers de la jeune fille, avait levé sur elle un regard observateur et complaisant. Elle était d'une beauté éblouissante, on le sait, surtout ce matin-là, où l'espoir, la curiosité, la convoitise, animaient son teint généralement pâle et avivaient l'éclat de ses prunelles noires, éclat qui dissimulait leur expression d'habitude sombre et un peu menaçante.

Nous devons ajouter que Furet et Chatoyant s'étaient bien gardés de parler à Me Ferté du procès et de la condamnation infamante que venait de subir la belle fille, ainsi que ces rapports avec Prosper Martin, jugeant, dans la sûreté de leur logique, qu'il y a toujours avantage à conserver quelque secret inconnu de ceux

qui se servent de nous, bien que ce fût ce procès et son retentissement qui leur eussent révélé l'existence de celle qu'ils recherchaient.

Pendant que le notaire lisait ses papiers, Julie avait attendu patiemment, en apparence ; mais son petit pied, assez élé-

gamment chaussé frappait imperceptiblement le parquet.

—C'est bica ! lui avait dit enfin le notaire.

—Ainsi ?

—Vous êtes la personne que je cherchais.

—Alors, il y a un héritage pour moi ?

—Oui, mademoiselle.

—D'où et de qui peut-il me venir, grand Dieu ! s'était-elle écriée avec un mélange de satisfaction, de défiance et d'ironie.

—De monsieur votre père ! avait répondu gravement le notaire.

—Mon père !

—Le comte Lucien d'Esparre.

Ce nom avait fait tressaillir la jeune fille et tout son visage avait changé d'expression. Il était devenu dur et menaçant, sans cesser d'être admirablement beau, mais d'une beauté féroce et fatale.

—Qui venez-vous de nommer là ?

—Je viens de nommer le testateur.

—Ah ! ah ! Le comte Lucien d'Esparre ! oui, oui, je connais ce nom ! C'est le nom, en effet, de l'homme qui a fait mourir ma mère de chagrin et de misère, après l'avoir séduite, abandonnée avec une enfant, que vous avez devant vous ! C'est le

nom de l'homme à qui je dois la misérable existence que j'ai menée et les malheurs qui m'ont frappée depuis ma naissance, c'est l'auteur...

—De vos jours !

—C'est l'auteur de tous mes maux, avec un autre homme



Tout à coup elle aperçut une lettre posée sur le marbre.

que je retrouverai tôt ou tard. Elle s'était tue brusquement, frémissante, le regard étincelant, les narines gonflées.

Me Ferté l'écoutait et la regardait avec un malaise évident. L'amertume de ces accents, l'explosion de haine qui s'y manifestait, l'aspect farouche de cette belle fille, le surprenaient de la façon la plus désagréable et lui causaient une vague inquiétude.

— Voyons, mademoiselle, calmez-vous, je vous prie. Que mon ami, le comte d'Esparre, ait commis des fautes, ait eu des torts envers votre mère et envers vous, c'est ce que je suis loin de nier, puisque je suis son exécuteur testamentaire, c'est-à-dire chargé par lui de réparer ses torts dans la mesure du possible.

— Réparation bien tardive !

— Soit, mais une réparation ! avait répliqué Me Ferté un peu sèchement ! Oserai-je vous demander ce que vous êtes devenue, depuis votre naissance jusqu'à ce jour ? Vous ne semblez pas être dans une position très aisée.

— Que vous importe ? avait-elle répliqué durement. Avez-vous besoin de connaître ma vie pour me délivrer l'héritage dont il est question ?

— Oh ! nullement, mademoiselle. Il me suffit de connaître votre identité.

— Eh bien, vous la connaissez !

— Vous avez raison. Le passé ne me regarde pas. Je suis notaire. Un testament vous lègue une somme, prise sur la part de la fille légitime du comte. Le reste ne me regarde pas.

— Ah ! j'ai une sœur. Je ne me savais pas une si nombreuse famille !

— Oui, mademoiselle, une sœur qui, légalement, avait droit à tout, car vous n'êtes point reconnue, et qui, pourtant, va, prochainement vous remettre elle-même ce qui vous revient, en vertu des volontés dernières de monsieur votre père : c'est une réparation, je vous l'ai déjà dit.

— Et je vous ai déjà répondu qu'elle était bien tardive. A combien monte cette somme ?

— Vous le saurez avant peu, mademoiselle, lorsque, devant votre sœur et devant son futur mari, je vous donnerai lecture des termes du testament qu'elle ne connaît pas plus que vous, et qui lui dévoilera la conduite du comte d'Esparre envers votre mère et envers vous-même. C'est sans doute une expiation que votre père a voulu s'imposer, dans l'espoir qu'il serait pardonné, et par vous, et par sa fille légitime.

— Ainsi je verrai la fille légitime du comte d'Esparre ? Je verrai ma sœur ?

— Vous la verrez, oui, mademoiselle.

Il y eut un instant de silence. Julie, ne veillant plus sur l'expression de son visage, laissait apparaître toute la violence et toute la dureté de sa nature. Sa bouche était devenue amère, son regard cynique et presque farouche.

— Diable ! se disait Me Ferté, voilà une personne qui ne me revient guère, malgré sa beauté, et qui ne me facilitera pas la tâche délicate qu'il me reste à remplir. J'aurais bien préféré que Jeanne ne se trouvât pas en face d'elle, mais, après tout, ce n'est qu'un mauvais quart d'heure à passer, et elles ne se reverront plus.

Aussi s'était-il hâté de rompre l'entretien et de mettre un terme à l'entrevue, en disant :

— Mademoiselle, pour aujourd'hui, je n'ai rien à ajouter à ce que je viens de vous apprendre. Il fallait tout d'abord que je fusse certain de votre identité. Cela est fait. A cet égard, nul doute possible. Il me reste, maintenant, à prévenir mademoiselle

de d'Esparre et à prendre quelques mesures préliminaires pour assurer l'exécution des volontés du testateur. Cela demandera deux ou trois jours. Revenez jeudi prochain, à dix heures. Je serai en mesure. Je vous lirai le testament en présence de votre sœur, qui vous remettra le legs auquel vous avez droit.

— A combien monte-t-il ? avait demandé de nouveau la jeune fille.

— Vous le saurez jeudi.

On ne faisait point faire à Me Ferté ce qu'il ne lui convenait pas de faire, et on ne lui faisait pas dire ce qu'il désirait taire. Aussi, Julie dut-elle se contenter de cette réponse et partir dévorée de colère sourde, d'inquiétude et de convoitise, sans connaître le chiffre de cet héritage inattendu.

## VIII.

Nous avons dit que Julie et le comte Gérard de Noiville avaient changé de couleur en se reconnaissant. L'impression qu'ils ressentirent tous les deux fut presque violente. Julie Verdier, à la vue de celui qui avait été la cause de son arrestation et de la condamnation infamante autant qu'injuste qui la déshonorait à jamais, éprouva un mélange de terreur et de colère. Celui-là pouvait parler, révéler cette condamnation. Et devant qui ? Devant cette jeune fille, sa sœur, plus heureuse, qu'elle enviait et haïssait, sans la connaître, par ce fait seul qu'elle était riche, qu'elle était légitime et qu'elle portait le nom d'Esparre ; que le monde la recevait, la respectait et l'estimait. Or, elle avait refusé de répondre aux questions du notaire, pour ne pas être obligée d'avouer les côtés avilissants de sa position, et voilà qu'elle se trouvait juste en face de l'homme à qui elle devait un des événements les plus cruels et les plus tristes de son existence agitée et misérable.

Et cet homme n'avait qu'un mot à dire pour la replonger dans le ruisseau, aux yeux de cette jeune personne distinguée, qui avait tiré le meilleur lot à la loterie de l'existence et s'éloignerait d'elle avec horreur et mépris, si elle apprenait. Mais Julie Verdier avait une nature énergique, violente, qui ne se courbait ni ne tremblait longtemps. Chez elle, l'orgueil et la bravade finissaient toujours par l'emporter et effacer tous les autres sentiments. Aussi, après un premier mouvement de terreur, se redressa-t-elle, regardant en face son adversaire, son ennemi ; le menaçant et le provoquant du regard le plus sombre de ses yeux noirs.

Quant au comte Gérard de Noiville, il ressentit à la fois une vive humiliation et une profonde irritation, en apprenant ainsi que Jeanne d'Esparre, celle qu'il comptait épouser, était la sœur d'une créature qu'il avait fait flétrir par les tribunaux, et qui pouvait le mépriser, lui, à bon droit.

Me Ferté regardait tour à tour Gérard de Noiville et la fille naturelle du comte d'Esparre, se demandant comment ils se connaissaient et d'où venait l'expression d'animosité avec laquelle ils se mesuraient tous les deux du regard, car il était impossible de n'être point frappé de leur attitude mutuelle.

— Ainsi, s'écria tout à coup le fiancé de Jeanne en s'adressant au notaire, madame est cette personne que vous faisiez chercher ?

— Sans doute !

— C'est elle qui serait...

— Julie Verdier, la fille de Marie Verdier, la sœur naturelle de Jeanne.

—Ma sœur ! balbutia cette dernière, en la considérant avec une surprise qui ne contenait, d'ailleurs, aucune malveillance.

—Mais oui, répliqua le notaire.

—Est-ce que vous connaissez mademoiselle ? ajouta-t-il en s'adressant toujours à Gérard.

Ce dernier hésita une seconde. Cela ne dura pas. Dans sa position, il fallait payer d'audace.

—Si je la connais ! répondit-il avec mépris.

Julie, qui avait écouté sans prononcer une parole, les sourcils froncés, les yeux fixes, les lèvres serrées, s'avança tout à coup vers la jeune homme.

—Un mot, monsieur, lui dit-elle d'une voix basse.

—Je n'ai rien à entendre de vous.

—Mais moi, j'ai à vous parler.

Elle s'avança encore vers lui, de façon à le toucher presque.

—Vous m'avez fait assez de mal, monsieur, lui dit-elle de façon à n'être entendue que de lui. Aujourd'hui, taisez-vous...

—Allons-donc, répliqua-t-il. Pourquoi me tairai-je ?

—Ah ! prenez garde ! fit la jeune fille avec un éclair dans les yeux, et en levant sur lui un doigt menaçant.

—A quoi donc, mademoiselle ?

Un instant, ils croisèrent leurs regards, comme on croise des épées.

—A rien, reprit-elle au bout de quelques secondes. Seulement, je vous ai prévenu... Malheur à vous ! Malheur à toi, comte Gérard de Noiville !

Elle s'éloigna et revint prendre la place qu'elle occupait d'abord, pendant que le comte haussait les épaules.

Me Ferté, qui avait suivi toute cette scène, sans entendre les paroles échangées, était fort intrigué et fort mal à l'aise. Cette grande et belle fille inconnue, aux allures étranges, tour à tour convenables et menaçantes, ne laissait pas de l'inquiéter, et, au moment où il venait de présenter officiellement le comte à Jeanne comme son futur, il eût voulu savoir quels rapports avaient pu exister jamais entre Julie et Gérard.

—Je l'interrogerai quand nous serons seuls, pensait-il.

Mais il n'eut pas le loisir de réfléchir davantage, car Julie, qui avait repris son sang-froid sans cesser d'être fort pâle, lui dit :

—Il me semble, monsieur, qu'il serait temps de me faire connaître les termes du testament qui me concernent, car c'est pour cela que vous m'avez convoquée ici, et voici plusieurs jours que j'attends.

—Et, moi, je m'oppose à ce que cette communication ait lieu devant mademoiselle d'Esparre, interrompit vivement Gérard de Noiville.

—Mademoiselle, continua-t-il en s'adressant directement à Jeanne, monsieur votre tuteur vient, il y a un instant, de vous faire connaître l'honneur qu'il me réservait de faire de moi votre époux.

Jeanne tressaillit et leva sur lui de grands yeux pleins de terreur.

—J'ignore, poursuivit-il, quelle sera votre réponse. Mais, jusqu'à nouvel ordre, j'ai droit de me considérer comme votre fiancé, et, à ce titre, je me dois, je vous dois à vous-même, de ne point permettre que vous entriez en rapport avec cette personne. Venez, mademoiselle d'Esparre, retirez-vous, je vous en prie.

Et, lui saisissant la main, il voulut l'entraîner vers la porte.

Mais Julie s'y trouvait déjà, barrant le chemin, les narines gonflées, le regard étincelant, la bouche contractée, superbe d'audace et de haine.

—Pardon, monsieur Gérard de Noiville, dit-elle d'une voix sifflante. Mademoiselle ne sortira pas. Si elle est votre fiancée, elle est ma sœur. Nous sommes en famille ! Cela vous gêne et vous offusque ? Tant mieux ! Cela blesse votre amour-propre ? Tant mieux encore ! Je vous avais prié de vous taire. Un galant homme l'aurait fait de lui-même... mais vous... Ah ! c'est le second affront sanglant que vous me faites... Bien ! tout se trouve, et tout se paie. Il vous est désagréable que ma sœur me connaisse ! elle me connaîtra ! sache qui je suis et ce que je suis ! elle le saura ! C'est vous qui l'avez voulu. Soit ! cartes sur table ! abattons nos jeux. S'il retourne de la boue et de l'infamie, vous en serez atteint, elle aussi, cela me convient fort à présent ! Gare ! j'éclabousse !

—Mademoiselle ! s'écria Me Ferté avec terreur ; par égard pour cette enfant, veuillez vous contenir et vous calmer. J'ignore pour quelle raison vous semblez haïr monsieur le comte de Noiville, qui, lui-même, ne paraît pas avoir pour vous des sentiments bien sympathiques. Mais tout cela ne regarde point mademoiselle d'Esparre.

Julie haussa les épaules.

—Tant pis ! répéta-t-elle. Il ne fallait pas me pousser à bout. Quand on me met le pied dessus, je me retourne et je mords !

—Quant à vous, monsieur le comte, reprit le notaire, permettez-moi de vous dire que vous avez tort ; vous savez quelle est ma situation, quels sont mes devoirs. Je suis exécuteur testamentaire de feu comte Lucien d'Esparre. A ce titre, je dois remplir, jusqu'à la fin la mission que j'ai acceptée, peut-être légèrement. Mais, tout en regrettant les termes de ce testament, tout en en trouvant les clauses bizarres, je n'ai point à transiger avec mon devoir, avec le serment fait à un ami mourant. Je dois lire ce testament devant Jeanne et devant mademoiselle. Je le ferai. Veuillez donc vous apaiser et vous soumettre. Cela sera bientôt terminé, et tout sera dit. Mais vous, Julie Verdier, je vous prie de garder pour vous les révélations que vous semblez disposée à faire, et qui n'ont rien à voir dans les actes qui nous restent à accomplir.

—Bast ! bast ! répliqua la jeune fille avec un ricanement sinistre. Que m'importe à moi vos intérêts, vos désirs et vos susceptibilités ? Cet homme a voulu m'écraser. Je me redresse, et je parlerai !

—Mademoiselle ! s'écria à son tour Gérard de Noiville, comprenant enfin sa maladresse et reculant devant l'audace et la résolution de la jeune fille ; monsieur Ferté a raison. J'ai tort, je le reconnais. Qu'on lise le testament... et que tout cela finisse !

—Trop tard, monsieur ! ricana la belle fille. J'ai changé d'idée. Il ne me déplaît pas de dire la vérité.

A ces derniers mots de Julie Verdier qui ne laissaient aucun doute sur ses intentions et sur sa résolution de pousser les choses jusqu'au bout, les deux hommes échangèrent un regard désespéré. Le comte de Noiville, qui ne savait que trop ce qu'elle pouvait avoir à dire, regrettait amèrement de l'avoir provoquée. Quant au notaire, il comprenait, maintenant à qui il avait affaire, et il maudissait la nécessité où le mettait le testament du comte Lucien d'Esparre.

Jeanne, qui avait tout écouté avec une violente surprise,

sans se rendre compte des mobiles qui dictaient les actes et les paroles des divers personnages en présence, n'écoulant que son bon cœur, Jeanne, disons-nous, s'écria tout à coup :

—Mademoiselle... vous êtes ma sœur... Comment... cela se fait-il ? Je l'ignore... Comment n'ai-je jamais entendu parler de vous ? Comment ne vous ai-je jamais vue ? Je vais le savoir, évidemment, avant peu. Mais, bien que nous ne nous connaissions pas... ce titre de sœur a quelque chose de si doux... que je me sens, moi, tout disposée à vous aimer... et que je vous supplie de croire que, s'il y a eu des choses pénibles... dans votre existence... je ferai de mon mieux, maintenant que nous nous sommes retrouvées... pour en effacer jusqu'au souvenir. Voulez-vous accepter ma main ? Voulez-vous m'embrasser ?

Et mademoiselle d'Esparre, le visage doucement animé d'un sentiment de bonté et de sympathie bienveillante, s'avança vers Julie, en lui tendant sa petite main fine et dégantée.

Gérard de Noiville eut un mouvement d'irritation violente, et fit le geste d'arrêter la jeune fille, mais le notaire le retint.

Julie avait écouté Jeanne d'un air ironique et dur, la dévisageant avec une certaine surprise qui n'avait rien de bienveillant.

—Prenez garde, " ma sœur ! " répliqua-t-elle avec une sorte de ricanement. Avant de me tendre la main, laissez moi parler. Vous pourriez le regretter après. Vous ne savez pas qui je suis. Mais puisque nous sommes en famille et que votre futur époux m'a insultée devant vous, je crois que le moment est venu des confidences. Oui, il paraît bien que nous sommes sœurs, puisque nous sommes enfants d'un même père, le comte d'Esparre. Seulement, là s'arrête tout ce qui nous unit et nous rapproche. Et, sauf la goutte de sang commune qui coule dans nos veines, tout nous sépare et nous séparera éternellement. Nous avons eu le même père, il est vrai, mais nous n'avons pas eu et nous n'aurons pas la même existence. Vous, vous portez le nom de ce père. Vous êtes mademoiselle d'Esparre ! Moi, je m'appelle Julie Verdier. Vous avez eu pour mère quelque belle dame aristocratique, sans doute, épousée par le comte pour ses titres et sa fortune. Moi, ma mère était une pauvre fille du peuple qu'on pouvait bien séduire, déshonorer, abandonner, quand on était un noble gentilhomme, mais qu'on n'eût jamais épousée. De telle sorte que ma mère se trouva, un jour, sur le pavé avec une fille sur les bras, qu'elle dut nourrir tant bien que mal, plutôt mal que bien, du fruit de son travail. Puis je perdis ma mère. La misère et le chagrin l'avaient tuée. Je restai seule. J'avais onze ans ! Je ne savais rien de ce que l'on apprend dans les familles riches, mais je savais déjà tout ce qui s'enseigne dans les taudis et au coin des bornes. On me fit entrer en apprentissage chez une affreuse dame qui exploitait le travail des pauvres fillettes abandonnées comme moi. Là, on me faisait travailler comme une négresse. Je couchais dans un chenil dont monsieur le comte Gérard de Noiville n'eût pas voulu pour son chien. On ne me nourrissait que juste ce qu'il en fallait pour ne pas me laisser mourir de faim, et on me rouait de coups pour un oui, pour un non, pour rien du tout. Telle est la jolie existence que je menai jusqu'à dix-sept ans. Cela ne m'empêcha pas de grandir, de devenir forte et d'être une de ces belles filles que les hommes regardent, le jour, et accostent, le soir, quand ils les rencontrent seules.

Or, j'étais toujours seule, en travaillant beaucoup, je mangeais à ma faim ! Il paraît que c'était trop de bonheur, néanmoins, pour la fille naturelle du comte d'Esparre ! Un soir, cet

homme, elle étendit le bras vers Gérard de Noiville, me rencontra, et, sur sa plainte, je fus arrêtée, sous une accusation infâme ! Il prétendit que j'avais voulu le voler, parce que j'avais repoussé ses avances.

—Vous mentez ! s'écria de Noiville exaspéré. Le jugement qui vous a condamné en est la preuve !

Julie le foudroya du regard.

—Oui, dit-elle, je fus condamnée, et un autre aussi. Cela devait être. Monsieur est noble et riche, et je suis pauvre et sans père ! J'ai fait trois mois de prison, et je suis infâme et déshonorée à jamais ! par le fait de monsieur le comte de Noiville, votre futur époux !

La fureur emplissait ses yeux noirs. Elle était devenue livide, deux taches rouges plaquaient ses pommettes.

Le notaire et le comte la regardaient, effrayés de cette explosion d'une nature énergique et farouche, qui paraissait capable des actes les plus violents.

—Voilà, s'écria-t-elle avec rage, en poignant du regard Gérard de Noiville, ce que vous avez fait, vous ! Maintenant ma sœur me connaît. Me tendrait-elle encore la main ? ajouta-t-elle en ricanant.

Jeanne avait écouté en silence. Elle ne comprit qu'une chose, c'est que sa sœur naturelle avait été misérable, abandonnée, malheureuse. La conduite de son fiancé vis-à-vis de cette jeune femme lui parut cruelle, et, disons le mot, indigne. Quelque chose de chevaleresque, qui était au fond de sa nature, se révoltait à l'idée qu'un homme poursuivit, persécutât une femme, quelle qu'elle fût. Aussi sans hésiter, répondit-elle doucement avec des larmes dans la voix.

—Oui, mademoiselle. Je ne vois, je ne comprends qu'une chose, c'est que vous avez été abandonnée, malheureuse et que vos fautes, si vous en avez commis, sont le résultat de votre abandon et de vos malheurs.

Voici ma main.

Julie tressaillit, la regarda, puis se détournant :

—Je la refuse ! dit-elle l'air sombre. Si vous me pardonnez mon malheur, moi, je ne vous pardonnerai jamais " votre bonheur ! "

A ces mots de Julie, Jeanne recula, blessée au cœur de ce refus et de l'expression de cette haine qu'elle sentait ne pas mériter. Elle laissa retomber son bras et resta silencieuse, en proie au trouble vague de quiconque se trouve brusquement transporté dans un monde nouveau de passions inconnues et, pour ainsi dire, incompréhensibles. Ce n'était point au pensionnat de Saint-Maur-des-Fossés, ni dans la compagnie d'Andrée de Beaumont, qu'elle avait pu rien entrevoir de ces luttes, que la vie réelle plaçait, dès le premier jour, sous ses yeux candides.

Quant à Gérard de Noiville, il s'avança vers la jeune fille et lui dit d'un ton respectueux :

—Mademoiselle, bien que certainement vous n'avez pas compris tout ce qu'a dit cette femme, vous en avez entendu, vous en voyez assez, pour vous expliquer l'insistance avec laquelle je m'opposais à tout rapport entre vous et elle.

—Du reste, ajouta-t-il, avec une fermeté menaçante, vous ne vous reverrez jamais. Votre tuteur et moi, nous y veillerons. Soyez sans crainte à cet égard. Veuillez donc, maître Ferté ne pas prolonger davantage une entrevue qui n'a que trop duré, et accomplir les formalités que nous ne pouvons éviter.

—En effet, répliqua Julie redevenue plus calme en appare

rence ; maintenant que j'ai dit ce que j'avais à dire, à votre tour de parler, monsieur le notaire. On m'a appelée pour un héritage... pour entendre la lecture d'un testament. Lisez-le, délivrez-moi mon legs... et séparons-nous !

Mé Ferté qui était resté debout, ainsi que nos divers personnages, alla s'asseoir derrière son bureau, en faisant signe que ses auditeurs voulussent bien l'imiter, ce qu'ils firent aussitôt avec la hâte de gens désireux d'en finir. Le notaire, alors, prenant la parole et s'adressant à Jeanne d'Esparre, lui dit :

—Ma chère pupille, mademoiselle Verdier vient de nous apprendre, en des termes que je m'abstiens d'apprécier, pour le moment, ce que j'allais vous révéler moi-même, avant de procéder à la lecture du testament du comte d'Esparre. Je regrette la nécessité qui me contraignait à vous faire connaître une partie de la vie passée de votre père. Je ne pouvais l'éviter. Si Je m'y étais refusé, le comte d'Esparre eut chargé un autre de cette mission délicate. J'ai préféré l'accepter, par amitié pour lui, par affection pour vous-même, ma chère enfant. Vous connaissez maintenant la vérité. Vous savez quelle fut la faute commise par votre père, cette faute, il l'a vivement regrettée, et le remords qu'il en ressentit a poursuivi et empoisonné ses derniers instants. Il a voulu que vous fussiez chargée de la réparer dans ce qu'elle avait de réparable, et c'est pour cela qu'il a exigé que vous remissiez, vous-même, à votre soeur naturelle, ici présente, le legs qu'il a prélevé pour elle sur la fortune considérable qui vous revient.

—Je suis prête, monsieur, répliqua Jeanne pensive, à remplir les dernières volontés de mon père, quelles qu'elles soient.

—Je n'en doute pas, ma chère pupille ; de même que j'espère que les faits que vous venez d'apprendre ne diminueront en rien le respect que vous devez à la mémoire de votre père.

(A CONTINUER.)

Commencé le 13 Décembre 1883—No. 207.

**INFORMATIONS** — Les conditions d'abonnement à notre journal sont comme suit :—Un an, \$1.00 ; six mois, 50 cents, payable d'avance. On ne peut s'abonner pour moins de six mois. Les abonnements partent du 1er et du 15 de chaque mois. Pour la ville de Montréal, 50 cents en plus.

Aux agents : 16 cents la douzaine et 20 par cent de commission sur les abonnements, le tout payable à la fin du mois.

Sur réception du prix, nous expédierons tous les numéros parus depuis le 1er juillet 1880, et les files complètes (brochées) des années 1881, 1882 et 1883, aux conditions ci-haut mentionnées.

Voici maintenant le sommaire du *Feuilleton Illustré* depuis sa fondation (1er janvier 1880), et que nous fournirons sur demande :

PREMIERE ANNÉE, 1880—*Le Colporteur Bandit, La Duchesse de Nemours, Les deux Frères, Le Grand Vaincu, Le Percepteur de Marsen, Saucé par un Violon, Souvenir d'un Juré, Conte Normand, Gauloiseries honnêtes.* — Les premiers numéros de cette année sont épuisés ; mais à l'exception des deux premiers ouvrages mentionnés, nous pouvons fournir tous les autres au complet.

DEUXIEME ANNÉE, 1881—*Les Aventures du Capitaine Vatan, Une Dame de Pique, Un Echappé de la Bastille ou Ecili l'empoisonneur.*—Ce dernier roman se termine en 1882.

TROISIEME ANNÉE, 1882—*Une Vengeance de Peau-Rouge, Un Echappé de la Bastille ou Ecili l'empoisonneur (suite et fin), La grande Hâte, La Demoiselle du Cinquième, Le Testament Sanglant, La Fille de Marguerite.*—Ces deux derniers romans se terminent en 1883.

QUATRIEME ANNÉE, 1883—*La Fille de Marguerite et Le Testament Sanglant (suite et fin), Les Drames de l'Argent, Les Meurtriers de l'Héritière.*—Ces deux derniers romans se terminent en 1884.

MORNEAU & CIE, EDITEURS,

Boîte 1986, B. de P.

17 rue Ste-Thérèse, Montréal

## LES DRAMES DE L'ARGENT

PAR RAOUL DE NAVERY

CORBILLE DE NOCES

XXV.

Les tiroirs se fermèrent, le meuble enveloppé dans un tapis de prix fut descendu et placé sur une civière. Les porteurs avaient l'adresse du destinataire.

Le valet de chambre d'Athanase qui le servait depuis de longues années devait porter en même temps une lettre que le jeune homme avait mis deux heures à écrire et qui renfermait quatre lignes.

La journée s'achevait ; les magasins se vidaient. Clotilde, lasse de la veille, un peu brisée par une émotion dont elle se rendait mal un compte exact, attendait avec impatience le moment du départ, et ce fut avec un soulagement de cœur réelle qu'elle trouva son père au sortir du magasin.

—Que tu es bon ! dit-elle. Figure-toi que je me sens lasse. Je vais m'appuyer bien fort sur ton bras.

Ils marchèrent lentement, causant d'Amice, de la mère et de Paulin, qui depuis un mois se trouvaient à Rome. Ils attendaient une lettre de Landry avec impatience, car le jeune homme bouleversé par l'arrivée subite de sa cousine et par le changement qui s'était opéré en elle, avait écrit des pages empreintes d'une grande tristesse. La douleur d'Amice semblait lui avoir brisé le cœur. Il parlait aussi de Milie, la petite Milie qui voulait guérir et vivre, et achetait chaque matin des brassées de roses et des corbeilles d'oranges. Quant à lui on l'eut dit presque découragé. Il allait moins chez la prionesse Ypsolani qui l'accablait de billets et lui témoignait une sympathie croissante. La peinture paraissait avoir tort en ce moment, et la venue d'Amice avait chassé la Muse.

—Comme il l'aime ! dit Clotilde à son père.

—Oui, répondit André, et cependant cet amour semble sans espérance. Je ne crois pas qu'Amice oublie de longtemps ce Valgras mort d'une façon si misérable, et à qui pourtant ses mains de chrétienne semblent avoir entr'ouvertes les portes du ciel.

—Et pourtant, ce mariage serait le bonheur de tous deux.

André soupira.

—Et toi ? demanda-t-il, n'as-tu jamais songé au mariage.

—Père, répondit Clotilde, je suis fière, et n'épouserai qu'un homme qui me choisira pauvre, telle que je suis aujourd'hui ; comme il n'est guère croyable qu'il se présente, je resterai fille. Oh ! quand vous étiez riche, quand Clotilde Gualbert accompagnait partout Mercédès Ypsolani, les courtisans ne me manquaient pas. Mais comme ils ont fui vite ! Il n'en est pas resté un seul. Voilà qui guérirait de l'orgueil, si j'étais capable d'en avoir.

Ils étaient arrivés devant leur maison, et Clotilde monta rapidement afin de se faire ouvrir.

—Enfin ! s'écria la mère. Je vous attends depuis trois heures avec une impatience !

—Nous ne sommes pas en retard, fit Clotilde.

—En retard c'est possible, mais alors ma curiosité est

avance... J'ai besoin que ton père m'apprenne d'où vient ce meuble, et ce que renferme cette lettre.

—Oh ! le ravissant chiffonnier ! s'écria Clotilde. Comment mon père a-t-il pu me faire un semblable cadeau ? Ce meuble doit coûter fort cher.

—Cependant l'adresse est bien mise : monsieur André Gualbert.

—Viens vite ! vite ! dit Clotilde, apprends-nous ce que signifie ce mystère.

André prit la lettre, puis il ajouta :

—Il se trouve un objet résistant dans cette lettre... une clef !

—La clef du meuble ! s'écria Mélanie.

André lut la lettre tout bas d'abord, puis son visage s'éclaira, il attira sa fille dans ses bras.

—Dieu est bon ! Dieu est bon ! fit-il, tu seras heureuse !

—Moi, mon père !

—Écoute : " Monsieur, si vous daignez m'accorder la main de mademoiselle votre fille, vous ferez de moi le plus heureux des hommes, et je serai pour vous le plus respectueux et le plus tendre des fils... "

—Signé ? demanda Clotilde.

—Athénase Besnard.

—Le propriétaire des " Deux-Mondes ! " s'écria Mélanie.

—Oui, mère ! répondit Clotilde d'une voix émue.

—J'espère bien que ton père va refuser.

—Pourquoi refuser ? demanda André.

—Mais vous n'y songez pas ! Vraiment ? J'appartiens à une famille parlementaire, moi ; je ne souffrirai jamais que ma fille devienne la femme d'un marchand. Vous avez grande hâte de la sacrifier et de vous refaire une fortune... Sachez attendre ! Bozan de Breuil est homme de parole, il nous rendra le double de ce que nous avons perdu ! C'est bien assez que notre fille soit entrée dans cette boutique, je n'entends pas qu'elle y vive enchaînée ! Pauvre enfant ! va, jamais ton père n'a su t'aimer ! Heureusement je suis là pour te défendre...

—Ah ça ! est-ce fini ? demanda André qui se sentait de force à tenir tête à sa femme. Il a été fait assez de sottises dans cette maison ! J'espère que la raison est revenue à tout le monde. S'il en était autrement, je vous ferais voir que je suis le maître, entendez-vous, madame Gualbert ?

—Vous êtes un monstre ! s'écria celle-ci, après m'avoir ruinée, vous allez sacrifier votre fille.

—Ruinée ! répéta André, moi ! Je vous ai ruinée ! il faut en finir une bonne fois avec vos accusations stupides que j'ai eu la bonté ou plutôt la faiblesse de ne point relever jusqu'ici. Je vous ai rendu intégralement les quatre cent mille francs apportés par vous en dot. Si vous les avez jetés dans une spéculation, est-ce ma faute ? Du naufrage d'une fortune hâtivement échafaudée, il est resté environ quatre-vingt mille francs, bien à moi, dont le revenu nous aide à vivre... Le reste de ce que vous dépensez est fourni par Landry dont les tableaux se vendent déjà assez cher, et par notre vaillante fille qui se dévoue afin que vous puissiez garder un serviteur. Vous me rendez tellement malheureux chez moi que pour fuir une maison retentissante de vos criaileries et de vos scènes stupides, j'ai accepté un emploi. Nous nous sommes tous immolés pour vous, et à chacun de nous vous êtes devenue funestre. Il y a trop longtemps que cela dure, et cette explication sera la dernière. Nous sommes toujours séparés de biens ! Ne l'oubliez pas ! Ceci dit, je laisse à ma fille la liberté de sa décision.

Clotilde regarda tendrement son père, puis elle alla vers Mélanie :

—Chère mère, dit-elle, tu verras que nous t'aimons toujours.

—Refuse ! refuse ! ton père te laisse libre.

—Libre ! répéta lentement Clotilde, libre !

—D'ailleurs, ne t'ai-je pas entendue vingt fois affirmer que tu ne tenais pas à l'argent, et que la fortune te laisserait indifférente ?

—Non, dit Clotilde, je ne tiens pas à l'argent pour lui-même ; mais je sais trop quel noble usage on en peut faire pour le dédaigner. Tu as pu m'entendre parler avec une sorte de mépris des fortunes de hasard qu'entraîne un tour de roue de la Fortune. Les gains de jeu, quels qu'ils soient, Bourse ou tapis vert, me laissent au moins indifférente, mais la richesse qui m'est offerte aujourd'hui est le produit du travail, de l'industrie. Je sais mieux que personne combien est vaste le génie commercial de M. Besnard. De plus j'ai appris combien il est bon... Sa demande me touche profondément, je l'avoue.

—Accepte si tu veux ! quant à moi jamais je n'assisterai à ce mariage.

—Ne te presse pas si vite, mère, ouvrons le meuble après avoir ouvert la lettre.

—André remit la clef à sa fille, et malgré elle, entraînée par la curiosité, Mme Gualbert s'avança.

Clotilde tira successivement les tiroirs, plaçant les dentelles sur la table, les écrins sur les fauteuils, fouillant comme si elle y avait cherché ce qu'elle ne trouvait pas encore, au milieu de ces superfluités et de ces merveilles. Il lui semblait qu'elle allait découvrir quelque chose pour elle, bien pour elle, qui la toucherait plus encore que la demande du négociant.

Dans le dernier tiroir du petit meuble il ne se trouvait qu'un rouleau de papier, et quand elle le déploya, Clotilde reconnut la roue :

Si vous n'avez rien à me dire,  
Pourquoi passez-vous par ici...

Alors elle se jeta dans les bras de son père.

—Je suis bien heureuse ! dit-elle, bien heureuse !

Ensuite se tournant vers Mélanie.

—Mère, ajouta-t-elle, vous aimerez votre fils, car il se montrera bon et affectueux pour vous. Nous allons vous entourer d'un luxe que vous aimez, vous rendre désormais la vie facile, et jamais vous ne regretterez de me voir mariée à cette honnête homme.

—Tu l'aimes donc ? demanda Mme Gualbert stupéfaite.

—Je crois que je l'aime, répondit-elle.

—Au fait, ajouta Mme Gualbert, je n'ai aucun droit ici, ton père vient cruellement de me le faire sentir. Il a été jusqu'à me reprocher...

—Je ne reproche rien du tout ! tends-moi la main, oublions tout, et ne songeons qu'au bonheur de notre fille...

Père, reprit calmement Clotilde, M. Besnard connaîtrait bien tard la réponse si tu te contentais de l'envoyer par la poste...

—Que veux-tu donc que je fasse ?

—Va le trouver ce soir ; il est inquiet, il souffre...

—Pas tant que cela ! répondit le docteur qui venait d'entrer sans bruit, je l'ai laissé rêvant en face de la " Tête d'Étude " de Landry... Depuis que cette toile se trouve dans son cabinet, il ne fait pas autre chose... C'est égal ! Votre fille a raison,

André, courez chez Athanase... Vrai ! cela me fait du bien de voir des heureux ce soir.

—Avez-vous donc éprouvé quelques chagrins aujourd'hui ?

—Non, pas de chagrins ! cependant j'ai été remué, je l'avoue. Vois-tu, André, nous appelons parfois la justice divine sur la tête du coupable, mais quand la main de cette justice accomplit son œuvre, nous n'en sommes pas moins troublés jusqu'au fond de l'âme.

—Certes je méprisais bien ce Jean Bruk qui a vendu son crayon, et l'a prostitué à la caricature de tout ce qui est sacré en ce monde ! et pourtant quand on m'a appelé près de lui, et que j'ai trouvé en proie au délire de la folie cet homme qui avait ri de tout et foulé aux pieds les choses saintes, j'ai été pris de frisson.

—L'or auquel il a tout sacrifié se venge aujourd'hui. Bruk ne guérira jamais ! Le cerveau est mort, le cœur ne battra plus que comme un rouage misérable, et ses bras sont serrés dans une camisole de force ! Pour avoir fait abus de son talent Dieu l'a frappé dans ce talent même.

—Le malheureux ! s'écria Gualbert.

—La névrose, mon ami, la grande névrose parisienne ! Ne songeons plus à ce malheureux que ni moi ni Armadieu n'avons pu sauver... Donc, mignonne, à bientôt le mariage ; je serai un de vos témoins... Et, croyez-le, toutes les bénédictions d'en haut retomberont sur vous en pluie céleste, car le jour même sera ouvert une maison de convalescence qui s'appellera "l'Asile Clotilde."

—Ah ! le bon et brave cœur ! dit Clotilde. Père... père...

—Cela veut dire que je dois me hâter de rejoindre M. Bernard devant la "Tête d'Étude" de Landry... Attends-moi... Je serai de retour dans une heure.

Et dans sa joie André Gualbert s'en alla en fredonnant :

Si vous n'avez rien à m'apprendre  
Pourquoi me prenez-vous la main ?

## XXVI.

### SUPRÊME ÉPREUVE

On aurait pu dire de la princesse Ypsolani, ce qu'écrivait l'Allighieri de la Pia : "La Maremma l'a défaite."

Mercédès était devenue d'une blancheur de cire, ses grands yeux dont chacun vantait jadis la beauté brillaient d'un éclat fiévreux sous les longs cils recourbés. Sa taille, qui avait toujours eu une minceur élégante, s'amaigrissait jusqu'à l'étisie. La jeune femme ne semblait plus que l'ombre d'elle-même, et nul de ceux qui l'avaient connue au moment de sa bruyante arrivée à Rome, n'aurait pu la reconnaître.

Les médecins lui conseillaient vainement de fuir l'Italie, de chercher sous un autre climat une atmosphère plus pure que les souffles venant des mortels marais de la campagne romaine, elle restait...

Pourtant, elle croyait à la science des docteurs, plus encore aux symptômes dont elle constatait la gravité croissante ; mais un lien secret la retenait dans la grande ville. Mercédès, ignorante, n'y cherchait cependant point les vestiges de la Rome des Césars ou de la Rome République ; elle ne rêvait point en face des grands monuments de marbre dorés par les siècles ; les tombeaux illustres ne l'attiraient pas ; la vue des ruines empreintes de la poésie des âges laissait son esprit froid.

Jamais elle ne chercha les traces de Virgile ; elle n'erra jamais près de la grotte où s'enfonçait Egérie sous la blancheur de ses voiles, tandis que sa voix sybilline parlait dans un noble langage du culte des dieux et du respect aux lois. Bien qu'élevée dans un pays où la foi chrétienne garde des ardeurs sincères, Mercédès ne priait pas. On la rencontrait bien de temps à autre à une cérémonie pieuse, mais on pouvait alors se dire qu'elle tenait à se montrer au milieu des grandes dames allant s'agenouiller devant les autels.

Qui donc exerçait sur elle assez d'influence pour la retenir à Rome ?

Quel charme tardif subissait cette nature égoïste et rebelle ?

A mesure que Mercédès devenait plus faible, le cercle de ses amis se rétrécissait. Acceptée, fêtée, tant qu'elle ouvrit son palais à une foule frivole, elle se vit délaissée à l'heure où le chagrin et la maladie s'abattirent sur elle.

Un seul homme continuait à la visiter : Landry.

La pitié le ramenait presque chaque jour dans ce vaste palais rempli de serviteurs indifférents, et au fond duquel se mourait une jeune femme de vingt ans. Quand il entra le visage de Mercédès s'animait d'une façon soudaine, elle lui tendait une main diaphane, et roulée dans les dentelles de son peignoir, allongée sur une chaise longue, ses grands yeux noirs fixés sur le frère de Clotilde, elle écoutait le jeune homme lui raconter sa vie laborieuse, lui parler de ses projets, de ses espérances, de l'art dans lequel il avait jeté sa vie, et dont il attendait la fortune et la gloire.

Elle l'interrogeait d'une voix basse, à demi étouffée, en s'inclinant un peu ; prenant sans le savoir la pose de ses statues de femmes que les Romains sculptaient sur les tombes. Ils passaient ainsi des heures, de longues soirées.

Pour Landry, Mercédès qui avait connu Clotilde et Amice, devenait une amie. Dans la pitié du jeune homme, ni ombre ni soupçons.

Il songea d'abord à la distraire, plus tard il se demanda s'il ne pourrait point lui devenir utile. Quand cette pensée lui vint, il en remercia Dieu comme d'un bienfait, et à partir de ce moment, lentement, doucement, il se mit à l'œuvre.

Avec sollicitude il étudia cette pauvre âme vide, cet esprit léger, ce cœur égoïste, cette nature viciée dès l'enfance par une mère futile, ayant fait de son propre honneur le but de sa vie.

Il essaya de développer dans Mercédès des sentiments qui jusqu'alors lui étaient restés inconnus. Dans ces longs entretiens il lui parlait tantôt de l'art qui rend visibles les rêves du génie ; de la foi, grâce à laquelle s'éclairent les profondeurs de l'âme humaine. Il refaisait l'éducation de cette frivole créature.

Quand il s'éloignait Mercédès gardait en elle un monde de pensées nouvelles, semblables à de petites fleurs prêtes à éclore. Elle se sentait ramimée. Son âme grandissait. Un travail latent s'opérait dans son esprit.

De ses impressions nouvelles, de ses clartés subites, de ce rapprochement intime naissait un sentiment indéfinissable qu'elle n'analysait point, et sur lequel jamais elle ne s'interrogea. Mais elle attendait chaque jour l'arrivée de Landry avec une impatience croissante, et touché de son affection, lié par le bien même qu'il avait la certitude d'accomplir, Landry revenait, heureux lui aussi de reprendre la route du palais où il entendait parler d'Amice et de Clotilde.

Que de soirs écoulés ainsi, assis près des fenêtres, à regar-



der le cours du Tibre, les reflets du soleil sur les façades de marbre, à entendre les murmures des cascades et des fontaines qui chantent à toute heure dans les rues et sur les places de Rome.

Mais la pauvre Mercédès ne guérissait pas ! Ses yeux se creusaient davantage, le pli douloureux de la lèvre s'accentuait. Tout lui devenait fatigue et souffrance ; elle ne permettait même plus qu'on liât ses cheveux ; ils tombaient en une natte énorme enroulée autour d'elle.

Un feu intérieur s'unissait à la fièvre, et quand le jeune homme la pressait de quitter Rome, elle secouait la tête sans lui répondre.

Mme Bazan de Breuil, après avoir veillé sur la santé de sa fille pendant quelques jours, constata que la réclusion ne lui valant rien, elle irait seule dans le monde, et profiterait des relations établies pour se distraire de son persévérant ennui. Peu à peu on cessa de la voir au palais.

Mercédès était si triste, son cœur de mère s'affectait si cruellement de voir cette fille adorée brisée par ses accès de fièvre qu'elle s'enfermait chaque soir dans une loge écoutant de temps à autre le chant merveilleux d'une cantatrice, ou bien causant dans le salon de la loge avec ses visiteurs.

Mercédès ne la voyait presque plus.

Un soir la malade entendit le son des violons dans le palais sa mère donnait un bal.

Elle se redressa pâle, irritée, puis sur le point de commander qu'on renvoyât les musiciens, elle retomba sur son lit et fondit en larmes. Certes, elle était bien la maîtresse. Le palais lui appartenait, et sa mère n'avait sauvé du sinistre de Bazan de Breuil que ses bijoux, mais il lui répugna de donner cet ordre, et comme sa mère ne trouva nulle opposition à ses desseins, le palais se rouvrit peu à peu, et on parut y oublier la mourante.

Elle n'avait donc d'autre allègement à sa douleur que les visites de Landry, et ces visites lui devenaient de jour en jour plus chères.

Un soir qu'ils se trouvaient tous deux dans une pièce étroite parfumée par les puissantes émanations d'un bouquet de jasmin et de roses, la jeune femme repassa lentement sa vie que tant de gens avaient enviée, et qui lui semblait si morne et si vide.

— Un seul être m'a véritablement aimée, dit-elle d'une voix tremblante, et c'est vous ; aussi, Landry, si vous cessiez de venir...

— Eh bien ? demanda rapidement le jeune homme.

— Je n'attendrais pas que les souffles de la Maremmes eussent achevé de me tuer.

— Quoi ! vous songeriez...

— A me tuer ! fit-elle tranquillement, en doutez-vous ? M'aime-t-elle donc cette mère qui s'entoure de prétendus amis et de parasites pendant que j'achève de vivre ici ou plutôt que je commence à y mourir... M'aime-t-il donc ce père qui m'a renvoyé mes lettres et dont la malédiction n'a pas été retirée ? M'aime-t-il donc ce mari qui peut vivre loin de moi ? Non ! non ! ajouta-t-elle d'une voix plus sombre et presque farouche, vous seule m'aimez, vous qui venez à moi durant mes heures de délaissement, vous qui ne me reprochez ni mon ignorance ni ma faiblesse ; vous qui vous efforcez de relever mon âme abattue, d'aviver la flamme de mon intelligence, vous qui m'avez révélé que mon cœur pouvait battre encore...

— Mon Dieu ! murmura Landry en cachant son front dans ses mains.

Une clarté soudaine se faisait en lui, clarté tardive qui, à cette heure, ressemblait à la lueur précédant la foudre.

Il s'était trompé. Au lieu de consoler, de guérir cette infortunée, il l'avait jetée dans un abîme nouveau, sans le savoir, sans y songer, sans y prétendre.

Qu'allait-il faire ? que pouvait-il répondre ? quelle conduite tenir maintenant ? Mercédès venait de l'épouvanter en parlant de mourir s'il ne revenait plus.

Pendant quelques minutes Landry demeura plongé dans un monde de pensées tumultueuses. Mercédès, effrayée sans doute des paroles qui venaient de lui échapper, gardait maintenant le silence. Le jeune homme le rompit le premier.

Quand il parla, toute sa force était revenue ; il savait désormais ce qu'il voulait répondre à cette infortunée qui ne pouvait rien voir dans la vie d'une façon vraiment droite, logique et grande.

— Oui, princesse, répondit-il d'une voix grave, je vous aime, vous avez raison de le dire, comme personne ne vous aime comme personne ne vous aimera jamais. L'égoïsme gâte tant de sentiments humains qu'il est rare en effet d'en trouver qui soient dépourvus de trouble, dégagés de personnalité. Cependant n'accusés pas durement ceux qui vous entourent...

— Landry, reprit la malade, écoutez cette valse... Une valse dans cette demeure, en ce moment !...

— Votre mère est futile, et non pas méchante. Ses défauts tiennent au pays dans lequel elle grandit. Elle a toujours vu près d'elle des esclaves et des courtisans... Jamais elle n'occupait ses doigts sous un climat énervant ; sa jeunesse s'est passée dans un hamac balancé par des filles au teint de cuivre... Quand elle se maria, votre père, occupé à fonder sa fortune, la laissa à ses goûts, à ses habitudes, à ses amitiés. Croyez-le, princesse, votre mère ne se doute point du danger que vous courez. Elle vous chérit profondément. Si elle attendait les paroles que vous venez de prononcer, jamais elle ne s'en consolerait !

— Vous la défendez contre moi ?

— J'exprime ce que je pense, voilà tout. Et d'ailleurs, si vous rentriez en vous-même, ne verriez-vous point que, gâtée à outrance par cette mère que vous accusez, vous avez fait de bonne heure peser sur elle votre despotisme d'enfant... Ne le niez pas, elle vous adora...

— Peut être ! mais alors elle m'éleva mal.

— Vous êtes-vous laissée élever ? J'ai vu autour de vous des gouvernantes et des maîtres ; je crois que vous vous êtes moquée des uns, et que vous avez presque fait vos servantes des autres... Je reprocherai une seule chose à votre mère...

— Laquelle ?

— De n'avoir point fait de vous une véritable chrétienne, prête pour la lutte de la vie. Vous avez prié ; certains jours même, vous avez senti votre âme soudainement attendrie pendant une cérémonie imposante, ou en attendant un sermon pathétique ; mais vous n'avez jamais fait de la foi de Dieu votre règle unique, vous n'avez jamais jeté toute votre âme dans la prière, et quand une épreuve vous a frappée, vous ne vous êtes pas inclinée sous la main qui vous châtiât... Non ! votre mère ne fit pas de vous une femme assez chrétienne, mais vous ne sauriez rien lui reprocher de plus.

— Il est étrange, dit Mercédès, d'entendre de si graves paroles tomber des lèvres d'un jeune homme...

(A SUIVRE.)